

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie VI

Suite et fin

*Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.*

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 14-23

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Une méprise

*Suite et Fin.*

Plus tard, dans la soirée M. D. vint à la maison. Il était très pâle, tout changé : sa figure s'était allongée et ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il resta un moment muet, la tête penchée sur la poitrine. Cependant ayant remarqué que maman était très triste, il commença à raconter une foule de choses disparates et d'une voix indifférente.

Nous apprîmes que depuis une heure l'armée était sortie de la ville, que la veuve du major était malade et que le buraliste s'était querellé avec sa femme parce qu'elle ne lui permettait pas d'aller voir de près la bataille. Le caissier lui, s'était conduit singulièrement. Vers la fin du combat, hors de lui-même, il avait tenté de se travestir en juif ou en femme et quand un des bourgeois avait signalé l'arrivée des soldats, le caissier avait pris la fuite et n'avait pas encore reparu.

— Où peut-il être ? — demanda ma mère.

— On l'a vu qui courait du côté de votre jardin. Il reste probablement dans quelque ravin et y passera la nuit.

— C'est un homme malade, dit ma mère en haussant les épaules.

— C'est un âne, un poltron qui veut se donner des airs de héros.

Pour se garer contre un parti, il a mendié une sorte de nomination et à présent c'est ce papier qui lui est un cauchemar. Il joue au grand personnage et il se cache dans les caves et les fossés. Une pauvre tête, un pauvre cœur et avec cela orgueilleux comme pas un. Ce sont les gens les plus dangereux.

Dans ces dernières paroles je croyais entendre la menace de nouveaux malheurs. C'était tard et déjà à plusieurs reprises M. D. avait voulu prendre congé

Maman le retenait.

— Restez avec nous — insistait-elle...

Et mon instituteur restait.

La pendule sonna onze heures quand nous entendîmes des pas sur le perron.

— C'est sans doute le caissier qui revient de sa promenade, murmura M. D.

La porte s'ouvrit et parut ... l'homme de la chaumière

— Loué soit Jésus-Christ, dit-il.

Personne ne lui répondit. Son arrivée chez nous à cette heure et

après une telle journée était extraordinaire.

Lui pendant un bon moment regarda M. D. qui baissa les yeux. Ensuite il se tourna vers maman !

— Je vous amène un hôte, madame, — dit-il doucement.

Je pensai que peut-être mon père était sorti du tombeau et que le vieillard nous l'amenait. Maman voulait répondre mais elle ne put qu'ouvrir la bouche et regarda ébahie.

Dans le vestibule sombre, il y avait quelqu'un.

— L'hôte est un peu souffrant, une bagatelle — dit le vieillard. — Il est blessé, mais...

— Wladek !... s'écria maman les mains jointes se précipitant dans le vestibule.

— Oui, maman !... répondit mon frère.

Quand il entra dans la chambre, je vis qu'il avait la tête et la main gauche enveloppée d'un linge.

Maman allait le prendre dans ses bras, quand tout à coup elle tomba à genoux et lui entoura les pieds de ses bras.

— Mon enfant !... mon petit enfant ! — murmurait-elle. — Tu vis ?... tu es blessé...

— Oh ! ce que j'ai souffert là-bas en soupirant après toi.

— Tu vis !... A présent je ne te laisserai plus partir de la maison quoiqu'il arrive... Je ne peux pas supporter la guerre, je la déteste !...

— Maman, que faites-vous ?... disait mon frère s'efforçant en vain de relever maman d'une main.

Le vieillard toucha ma mère à l'épaule.

— Madame, permettez-lui de se reposer, — hasarda-t-il, — il est fatigué.

Maman se redressa, comme mue par un ressort.

— C'est vrai, il est fatigué...

Mais de nouveau elle saisit la main droite de mon frère et se mit à la baiser.

— Maman !... maman... disait Wladek se reculant. Mais on voyait qu'il n'avait plus de force.

Alors le vieillard éloigna délicatement ma mère, emporta mon frère sur le canapé, ensuite il dit à maman :

— Donnez — un petit verre d'eau de vie, madame, car il en a besoin ; dans ma chaumière il n'y en avait pas.

Wladek but le verre d'un seul coup.

— Je suis mieux !... — dit-il — ne pensez plus à moi.. Je suis médecin et je connais ces blessures. Dans un mois on n'y verra plus rien.

— Mais tu n'iras plus nulle part! reprit ma mère.

— Bien sûr que non, répondit mon frère avec un faible sourire, en regardant sa main.

— Maman, — ajouta-t-il un moment après, en montrant le vieillard — remerciez-le. Quand je tombai, poursuivi par les soldats, il me releva, me conduisit dans sa chaumière et, je ne sais comment, il me sauva la vie. Il s'exposait à une mort certaine, car les soldats étaient devant la porte et criaient : « Il doit être là ! » C'est un miracle qu'ils se soient éloignés.

Tous tournèrent leurs regards vers le vieil homme et lui de répondre :

— Le miracle n'était pas difficile. J'ai dit à l'officier : « Personne n'oserait se cacher chez moi, car on m'appelle l'espion. »

— « Lâche ! — me dit l'officier — et à l'instant il fit rebrousser chemin à ses soldats. Il avait certainement peur que l'un deux ne touche le seuil de ma demeure.

Voilà le miracle que j'ai opéré ajouta-t-il en secouant la tête.

— Dieu t'en tiendra compte pour tes fautes passées — répondit à mi-voix mon instituteur.

Le vieillard tout à coup se redressa.

— « Moi, coupable ?... — s'écria-t-il en regardant en face mon instituteur. —

« Depuis quinze ans, je porte le fardeau de quelqu'un ; toi mon ancien camarade, tu peux savoir si c'est moi le coupable. Nous avons servi ensemble, tu t'en souviens ? Nous fûmes également braves... Et quand nous quittâmes le pays, je souffris de la misère dix fois plus que toi. Maintenant, dis-moi ; sur quels principes t'appuies-tu pour vouloir être mon confesseur et me promettre l'absolution de mes fautes ?... Quelles fautes ?... Nomme-moi un homme parmi les vivants ou les morts qui ait versé une seule larme à cause de moi ?... Ne prends pas garde à ces témoins — ajouta-t-il — montrant ma mère et mon frère. — Au contraire, qu'ils sachent ce qu'ils doivent penser de moi...

L'instituteur s'avança d'un pas.

— C'est vrai, — dit-il — nous avons servi ensemble. Tu étais brave et intelligent. Mais pendant l'émigration, satan t'empoigna.

— Et bien, que fit-il de moi ce satan ?

— Tu as semé la discorde... Tu as affaibli l'âme polonaise.

— Oui! — soupira le vieillard — je l'ai affaiblie, mais vous, vous l'avez fortifiée. Vous assuriez que les français viendraient à notre secours ; moi je soutenais que non. Vous ont-ils aidés ?... Vous avez cru à une émeute de quinze millions de paysans, et moi je n'y croyais pas. Où sont aujourd'hui ces millions ?... Vous avez étouffé ma voix, vous

m'avez insulté. Maintenant, tu as la réponse !...

Et il montrait le mouchoir ensanglanté de mon frère.

Mon instituteur baissa la tête. Ma mère serrée contre mon frère tremblait, et à moi, il me semblait que les deux vieillards avaient entre eux, un terrible compte à régler.

— Et cela s'appelle être traître ! — disait notre hôte avec emportement. — Enoncer son opinion c'est le devoir d'un citoyen, et vous m'en avez fait un crime.

Une différence d'opinion, c'est une bagatelle, murmura M. D. — et cependant elle a éloigné de toi les gens de cœur.

— Ah ! ce n'est qu'une bagatelle ? — répéta l'hôte et pour une bagatelle, vous vous êtes éloignés de moi et quand je suis rentré dans le pays — vous m'avez appelé espion...

— Pas pour cette raison...

Le vieillard se recula, et serrant les poings s'écria : — Pas pour cette raison ? Pour laquelle donc ? Comment oses-tu encore frapper un malheureux que vous avez déjà tué moralement. Pourtant je t'emportai blessé, loin du champ de bataille... A Paris je partageai mon pain avec toi. Et c'est ainsi que tu me payes ?...

— C'est vrai, — reprit M. D. tu nous soutenais, même généreusement... Mais... d'où avais-tu l'argent ?... — ajouta-t-il presque à voix basse.

L'hôte aussitôt se ressaisit. Il se frappa le front, comme s'il se rappelait quelque chose.

— Tu n'acceptais pas de secours — disait M. D.

— Je demeurais loin de vous tous et je ne recevais personne, n'est-ce pas ?... — reprit le vieil homme avec un sourire moqueur.

— Oui, tu nous évitais. Toutefois nous savions que tu avais plusieurs logements, que tu ne passais pas la nuit à la maison, même que tu te déguisais en ouvrier.

Le vieillard eut un sourire amer.

— Donc vous m'avez espionné ?... Je ne savais pas !... Et aucun de vous n'est venu m'avertir, aucun n'a demandé ce que je faisais ? pas même ceux qui profitaient de cet argent équivoque.

— Tu sais que nous avons cessé d'en profiter.

— Je sais et à présent vous m'avez fait monter en grade : Je suis devenu espion !

Il s'approcha de mon instituteur et lui tapa sur l'épaule.

— Mais sais-tu d'où j'avais de l'argent, moi qui ne touchais rien de la solde des émigrés. Je travaillais, monsieur, je travaillais péniblement pendant la nuit... N'étant pas instruit, je me fis chiffonnier pour ne pas mourir de faim.

Mon instituteur le regardait avec épouvante.

— Je devais bien me cacher de vous, ajouta le vieillard, car qu'auriez-vous dit si vous aviez su que votre collègue et capitaine fouillait la nuit dans les ordures. Tu ne le crois pas ?... Entre une fois dans ma cabane, je te montrerai des souvenirs de Paris : des permis pour ramasser des chiffons. Une fois même je trouvai une boucle d'oreille en diamant pour laquelle on me donna mille francs. Peut-être diras-tu qu'à présent je mérite le nom de traître, car faire ce métier, c'était déchoir ? Naturellement je me serais relevé à vos yeux, si j'avais accepté la solde et penché avec vous pour la guerre !...

— Une affreuse méprise ! — murmura mon frère.

Mon instituteur était devenu blême.

— Tes opinions me révoltaient — dit-il — mais ce n'est pas moi qui répandais les mauvais bruits, je le jure sur Dieu !... ajouta-t-il en se frappant la poitrine. — Au contraire je te défendais devant les autres...

Wladek étendit la main vers le vieillard.

— Monsieur — dit-il, en sanglotant, je ferai tout mon possible pour vous dédommager des torts qu'on vous a faits. Les hommes sauront que vous avez souffert injustement.

Le vieil homme secoua tristement la tête.

— Mais ils sauront aussi que j'ai affaibli le patriotisme ; comme dit M. D. Je sais ce qui m'arrivera, j'ai eu bien le temps de réfléchir à ma position. On cessera de m'appeler espion, mais on commencera à dire : « Regardez, c'est cet oiseau de mauvais augure, qui voyait le danger et qui n'a pas su le faire éviter ! » Le monde ne demande pas ce que nous avons dit, mais si nous avons réussi à éloigner le malheur... cela je n'ai pas pu le faire.

Il se tut enfin ; ce nous fut un soulagement, car chacune de ses paroles nous tombèrent sur le cœur comme une pierre.

Tout à coup M. D. s'approcha du vieil homme. Il l'entoura de ses bras et en sanglotant il appuya la tête sur son épaule.

Maman embrassait mon frère, murmurant : « Mon enfant !... mon enfant !... et moi — je ne voyais plus rien, car mes yeux s'étaient remplis de larmes.

Au bout d'un moment le vieillard dit :

— C'est temps de rentrer à la maison. Bonne santé !

— Viens chez moi — suppliait M. D. en lui serrant la main.

Le vieillard sourit.

— Oh ! je te rendrais un grand service ! On ne manquerait pas de te soupçonner, comme on l'a fait pour moi... et serrant la main de mon frère, il ajouta : Bonne santé !

— Monsieur, — dit maman — monsieur... que Dieu vous bénisse... venez-nous voir et souvenez-vous, que vous avez trouvé de fidèles amis... Pour n'importe quel service adressez-vous à nous... Matin et soir, nous prions pour vous...

Il salua profondément et répondit :

— Si j'ai mérité votre grâce, priez Dieu qu'il m'appelle à Lui. C'est tout ce que je demande. Et lentement il sortit de la chambre.

L'homme parti, tout le monde s'occupa de Wladislas. Ma bonne amena un chirurgien qui pansa ses plaies et on apporta au salon un lit et un canapé pour M. D. qui déclara ne pas vouloir quitter mon frère avant qu'il n'eut recouvré ses forces.

La nuit fut très agitée. Wladislas dormit peu ; mon instituteur ne se déshabilla pas du tout ; moi j'avais un peu de fièvre et maman allait de mon frère à moi. Ce ne fut qu'après le lever du soleil que nous nous endormîmes, aussi nous nous levâmes seulement vers dix heures. Mon frère n'allait pas mal, mais ses blessures le faisaient souffrir ; il se plaignait d'être brisé par la fatigue. Effectivement, il se retournait avec difficulté sur son lit, poussant parfois des soupirs. Maman s'essuyait les yeux à la dérobée. Malgré cela il y avait longtemps qu'elle n'avait été aussi vive. Tout l'intéressait, elle allait voir dans tous les coins. Même sa voix avait repris sa force et son charme. La journée était sombre et froide. Un brouillard épais s'étendait sur les champs. A chaque heure il tombait une pluie fine comme de la rosée ; l'air était humide : on se serait cru en octobre quoiqu'on fut en mai. J'entendis une voix dans le vestibule, c'était celle du caissier. — Au bout d'un instant maman entra.

— Le caissier ! — souffla-t-elle à l'oreille de mon frère — il vient te saluer. Peut-il entrer?...

— Mais je vous en prie — répondit Wladek — Je suis habitué à une nombreuse société et je suis tout simplement effrayé de ne voir aujourd'hui que quelques personnes.

— Il ne te fatiguera pas ?

— Au contraire il m'égaiera.

— Quand il commencera à mentir — ajouta mon instituteur à mi-voix.

Le caissier entra la tête haute et l'air important. Il s'approcha de mon frère et lui serrant fortement la main, il dit d'une voix solennelle : Salut au héros !

Mon frère, qui avait horreur des grands mots, fit la grimace à ce compliment, ce que voyant, ma mère vite se tourna vers le caissier et lui demanda :

— Où étiez vous donc cette nuit ?

— Une nuit mémorable, — soupira le caissier en se mettant à l'aise dans le fauteuil. — Je ne l'oublierai jamais, dussé-je vivre un million d'années.

M. D. fit entendre un petit rire. Le caissier le regarda du coin de l'œil et fronça le sourcil.

— Que s'est il passé? — reprit maman.

— Je vous raconterai tout, car ce qui m'est arrivé pourrait paraître un trait de l'histoire de Rinaldini. Des évènements extraordinaires — et tragiques... très tragiques.

Il s'arrangea de nouveau dans le fauteuil et dit :

— Eh bien, je me suis convaincu, de mes propres yeux, que notre ermite de la cabane est réellement un espion... même très dangereux.

M. D. se leva de sa chaise, mais Wladek lui fit signe.

— De ma cachette, ajouta le caissier, je vis un officier avec quelques soldats s'arrêter devant la chaumière et longtemps parler avec lui. Mais ce n'est pas tout. Je l'ai vu une seconde fois quand il revenait de la ville après minuit. Je suis sûr qu'il revenait de s'entendre encore une fois avec l'armée.

— L'armée n'y était plus — intervint avec colère mon instituteur.

— Je ne suis pas obligé de savoir si l'armée y était encore — répliqua le caissier d'un ton irrité.

Il me suffit que j'aie vu l'espion, qui va la où il espère trouver l'armée.

Mon frère se remuait impatient sur son lit, et écoutait.

— Ce que j'ai enduré dans ces fossés pendant toute la nuit, c'est difficile à dire... — continua le caissier. C'est assez quand je vous affirmerai que derrière chaque buisson j'ai vu au moins deux cadavres.

— Vous avez rêvé — dit mon frère en se mordant les lèvres.

— Ce n'est rien encore. Mais vers le matin, il arriva bien pire. Quelques hommes armés m'entourèrent. « Qui êtes-vous, Messieurs ? — leur demandai-je ?

« Tu vois qui nous sommes, répondit l'un d'eux — mais toi, qui es-tu et que fais-tu ici ?... Naturellement je répondis que je me cachais et je montrai ma nomination... Quel bonheur que je ne l'aie pas avallée ! — dit-il en regardant ma mère.

— « On aurait eu un président de paroisse de moins — murmura M. Dobrynski. En même temps il fermait un œil et faisait une grimace fort peu révérencieuse.

Le caissier, pour se détourner de lui, déplaça son fauteuil.

— Je montrai ma nomination — répéta-t-il — et nous commençâmes à causer.

— « Nous avons tout perdu ! » — dit l'un des hommes armés. —



« Comment ne pas perdre, — répondis-je — puisqu'ici, près de la ville, se trouve un espion. — Et je leur répétai tout ce que j'avais vu et entendu. Ils étaient furieux.

Mon frère très ému, s'assit sur son lit. M. D. se leva de sa chaise, la figure anxieuse.

— Et après... demanda Wladek.

— Eh bien... on l'a pendu, dit le caissier en riant !

— Quoi ? — s'écria mon instituteur.

— On a pendu le vieil espion...

— Jésus! Marie! — dit ma mère en gémissant, et se prenant la tête à deux mains, elle s'élança hors du salon.

— Malheureux ! — s'écria mon frère — mais ce vieillard était innocent !...

Le caissier pâlit.

— Me serais-je trompé ?... marmotta-t-il.

Mais pourquoi ne l'a-t-il pas dit ? Il ne voulait pas parler ?... Pourquoi enfin M. D. qui le connaissait ne l'a-t-il jamais défendu...

Mon instituteur rugit comme si on l'avait frappé d'un coup de couteau et dans ses yeux il y eut un éclair de fureur profonde. Il fit un saut vers le caissier et leva la main pour le frapper, mais il se retint et le saisit par son col.

— Lâche !... Lâche !... Tu te battras avec moi ou... je t'écraserai sous mes pieds!...

— Bien — répondit le caissier avec insolence, s'efforçant de s'arracher de ses mains. — Bien !... je me battraï avec vous pour l'outrage que vous me faites.

— D'accord, ici, dans les buissons de bouleaux.

Et mon instituteur s'élança vers mon frère.

— Wladek — lève-toi !... rassemble tes forces pour quelques minutes et sors avec nous.

Tout à coup, il se retourna, le caissier avait disparu.

— Oh ! tu ne m'échapperas pas, dit-il en riant.

Il saisit sa canne et sa casquette et sortit, marchant d'un pas aussi ferme que si on lui avait ôté vingt ans.

— Où est maman, mon petit Antoine ? — me demanda mon frère. — Va chercher maman ; va tout de suite !... ajouta-t-il inquiet.

Ma mère n'était pas dans la cour, mais on me dit qu'elle était allée au jardin. Elle n'était pas non plus au jardin, cependant quand je descendis je la vis qui allait par la prairie, du côté de la chaumière. Je la rejoignis.

— C'est bien que tu sois là - dit ma mère, tout essoufflée de fatigue.

Elle me prit par la main et tous les deux nous allâmes dans la direction de la chaumière. Il pleuvait et le brouillard devenait si dense et le jour était si sombre que j'avais peine à reconnaître les fossés et les buissons où je m'étais caché pour voir la chaumière du malheureux solitaire. Mon cœur se serra quand je me rappelai ces jours de soleil, ces nuées d'oiseaux et je me revoyais moi-même la main sur mon sabre, ici — oh, ici... Nous entendîmes le murmure de la source familière et tout-à-coup nous nous arrêtâmes. Quelqu'un accourait vers nous. C'était le garçon qui servait le vieillard et qui l'avait reconduit hors du grand orage. Ce garçon était vêtu d'une chemise rapiécée et de pantalons déchirés. Il n'avait ni bottes, ni casquette. Il nous reconnut et de loin il cria :

— C'est Madame qui vient ?... Madame...

— Où est ton maître ? demanda maman.

Le garçon montra de la main un arbre.

— Oh ! — répondit-il, en bégayant : il est allé se balancer !...

Et il essuya ses yeux rougis avec ses poings sales.

— Vous voyez, madame, ce bout de corde qui pend à cette branche.

Ma mère détourna son regard avec effroi et s'assit sur une pierre. Après s'être reposée un moment, elle demanda :

— Où est-il ?...

— Le vieux ? — reprit le garçon. — Le vieux est couché dans la chambre. Je l'ai détaché doucement et je l'ai porté...

— Assez !... interrompit ma mère et elle se mit à gravir péniblement la colline. Sur le seuil maman s'arrêta et sa figure eut une telle expression de pitié et d'horreur que je crus qu'elle se sauverait sans entrer dans la cabane. Vite cependant elle se maîtrisa et nous entrâmes.

Dans le vestibule, il y avait une mare d'eau noire. Le garçon s'arrêta à gauche près de la porte qu'il nous ouvrit. Grâce à une vague lumière qui tombait de quelques vitres crasseuses, je vis dans une misérable chambre un fourneau à moitié en ruines, un tronc, une table. Il n'y avait rien de plus semblait-il. — Le garçon montra de la main un objet long et sombre, étendu à terre dans un coin. Maman s'agenouilla et commença à murmurer des prières.

Peu à peu mes yeux se firent à ce demi-jour. J'aperçus près du mur un homme étendu, recouvert d'un lambeau d'étoffe noire ; sous les plis raides, on pouvait distinguer une tête fortement courbée sur la poitrine et le coude gauche un peu relevé. — La main droite était tombée à terre et de dessous l'étoffe on apercevait les doigts pâles avec des ongles bleus.

— Mon Dieu, accordez-lui le repos éternel, murmura ma mère.

— Qu'il repose en paix... répétai-je. — Puis, me traînant sur mes genoux, je m'approchai de la dépouille du vieillard et pieusement je baisai la main qui avait sauvé mon frère.

Au delà de la ville, il n'y a plus aujourd'hui de cabane solitaire ; mais la source y murmure comme autrefois et le chant joyeux des oiseaux égaye encore ces tristes lieux.

Au bord de la source s'élève une croix noircie par le temps sur laquelle on lit encore : Lumière éternelle... La mousse a effacé le reste.

Cà et là traînent des feuilles tachées de rouille, comme si jadis, en cet endroit, les arbres eux-mêmes avaient pleuré des larmes de sang.

*Fin*